

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXIII.

Le traître.

“ Le connétable avait poussé jusqu'en Allemagne, et nous avons vu comment ses racleurs s'y prenaient pour enrôler des volontaires, auxquels on promettait si libéralement bonne paie et repos absolu.

“ Rien ne coûte moins que de promettre quand d'avance on est résolu à ne pas tenir.

“ André, comme vous le savez, avait, pour voler au secours de l'empereur, d'autres raisons que le désir de mourir pour la gloire de son maître ou de s'enrichir à son service ; il voulut avant tout sortir de cette Allemagne réformée, où le cri de Luther : Mort aux anabaptistes ! sonnait mal à son oreille.

“ Bandes par bandes, les nouveaux soldats, Espagnols, Suisses, Italiens, Allemands arrivaient à Lodi, ville d'Italie, pas très-loin de Pavie, où se trouvait Lannoy.

“ Là, ils se formaient en corps, s'exerçaient au maniement des armes et reconstituaient une nouvelle armée à laquelle venaient se réunir les déserteurs de la première.

“ François Ier, campé sous les murs de Pavie, semblait endormi et laissait l'orage s'amasser et grossir autour de lui.

“ Les soldats, eux, ne dormaient pas, ils se mutinaient et demandaient de l'argent. De l'argent, il n'y en avait pas plus dans la caisse du roi que dans celle du connétable ; en revanche, la vie des troupes était pleine de fatigues et de privations.

“ Le temps traînait en longueur, les désertions recommençaient, encore quelques mois et il était à craindre que des deux armées il ne restât que les généraux pour vider leur querelle en champ clos, ce qui, du reste, serait de beaucoup préférable pour le repos de l'humanité.

“ La position dans les deux camps était donc fort critique, mais plus encore pour les Français que pour leurs ennemis qui, maître de la campagne, leur interceptaient les vivres et commençaient à les bloquer.

“ Quand aux habitants de Pavie, leur détresse était telle que leur gouverneur, ayant voulu donner un repas à ses officiers, ne put pas même se procurer de viande de cheval et fut obligé de se contenter, pour son festin, d'une paire de chats, qu'il ne se procura qu'à grand-peine.

“ Comparativement, André était fort heureux ; devenu, après un temps fort court brigadier des lansquenets, la troupe la plus indisciplinée qui fût au monde et, pour cela même, la mieux payée, car les généraux avaient engagé leur vaisselle d'argent et leurs bijoux pour leur en distribuer la valeur. D'un côté il recevait sa solde et de l'autre trouvait moyen de faire des économies en rançonnant les paysans et en pillant les fermes.

“ Sûr désormais de l'impunité, il était plus hardi, plus blasphémateur, plus violent que jamais, et portait fièrement au cou, par-dessus son armure de buffle, son talisman, qu'il croyait fermement infallible.

“ Pourquoi les hommes qui nient Dieu, ont-ils confiance en des amulettes stupides ? Ne serait-ce pas parce que l'homme a invinciblement besoin de croire en quelque chose et qu'il a, malgré qu'il en dise, le sentiment de sa faiblesse ? Le fait est que les plus puissants génies de la philosophie ont toujours été beaucoup plus superstitieux que les bonnes femmes dont ils se moquent et que les cléricaux qu'ils méprisent. Aussi ne serais-je nullement étonné que M. l'ex-abbé Renan, devenu avocat officieux du diable, — qui lui en aura sans doute beaucoup de reconnaissance, — n'osât pas se mettre treizième à table et ne portât dans sa poche un bout de corde de perdu.

“ Le pillage est sans doute une excellente manière de s'enrichir à peu de frais, mais ce système d'ap-

propriation a un défaut : il est essentiellement passager et le moment approchait où les paysans n'ayant plus rien, il serait plus que difficile de leur prendre quelque chose.

“ Les soldats recommencèrent donc à murmurer, puis ils crièrent, puis ils menacèrent. Pour les apaiser, on leur dit que dans le camp français il y avait beaucoup de richesses. Ils demandèrent le combat, s'irritèrent de voir qu'on ne les y menait pas et menacèrent de partir en masse. Force fut de leur obéir et, vers la fin de janvier 1525, les généraux, entraînés par leur armée, quittèrent Lodi pour serrer plus étroitement les Français, qui ne bougeaient pas plus que par le passé.

“ Le 23 février, au soir, les Espagnols n'étaient plus qu'à une portée de canon du parc dans lequel était campé le roi de France. Le moment décisif était arrivé.

CHAPITRE XXIV.

Tout est perdu fors l'honneur.

“ Le 24 février 1525, les généraux espagnols, lors que la nuit fut venue, placèrent les sentinelles avec un soin extrême pour empêcher que ce fût d'entrer dans le camp ou d'en sortir, car il était d'une extrême importance que les Français ne soupçonnassent rien de ce qui se préparait. Le marquis de Pescara chargea ensuite Louis de Via Campo et deux autres capitaines de veiller sur les sentinelles elles-mêmes, puis les généraux se réunirent une dernière fois dans la tente du vice-roi de Naples et tinrent conseil.

“ Une heure s'écoula. Aucun autre bruit que le cri monotone des sentinelles et les hurlements lointains des chiens ne troublait le silence, pas une lumière ne brillait au camp.

“ Les soldats espagnols et auxiliaires reçurent ordre de s'armer et de passer une chemise blanche par-dessus leurs habits pour pouvoir se distinguer entre eux pendant le combat. Pendant qu'ils se préparaient, un vieux capitaine, à la tête de deux compagnies de mineurs, armés de pics et de leviers, partit pour aller ouvrir, dans le mur du parc de Mirabelle, une brèche par où pût pénétrer l'armée, formée en colonne, et le canon.

“ Tout avait été calculé pour que l'ouverture fût assez large à une heure du matin ou environ.

“ L'horloge de Pavie sonna minuit. C'était le moment.

“ Les impériaux sortirent par le côté opposé du camp, par petites colonnes ; les roues des canons et les pieds des chevaux étaient garnis de linge et de foin pour étouffer le bruit ; chaque cavalier avait, en outre, noué la bride autour des naseaux de son cheval afin de l'empêcher de hennir.

“ Les hommes marchaient deux à deux comme des ombres, côtoyant les vignes et les champs cultivés ; la nuit était froide et sereine, le ciel rempli d'étoiles, mais la lune ne se montrait pas encore.

“ L'armée remonta, par un long circuit, vers la partie septentrionale du parc, la plus éloignée du logis du roi de France et la moins gardée, Pescara faisait dépendre le succès de sa manœuvre du secret avec lequel elle était conduite et de la terreur occasionnée dans l'armée ennemie par la surprise. Lorsqu'à l'heure précise il arriva au lieu désigné, son désappointement fut grand.

“ La muraille était encore debout.

“ Cependant plusieurs compagnies de mineurs travaillaient, avec des solives, des pics et des pelles, à l'ébranler, mais les briques cimentées dont elle se composait résistaient à tous les efforts, les leviers se tordaient dans le pouvoir en arrachant un seul fragment et les instruments s'émoissaient sans pénétrer.

“ Le passage étant intercepté, les troupes se massèrent par bataillons et par escadrons dans une vigne et dans un champ coupé de fossés, et attendirent.

“ Heureusement l'ennemi était éloigné et n'avait rien entendu. Si les Français eussent en ce moment, à l'abri du rempart, ouvert leur feu sur cette

masse agglomérée dans une position si désavantageuse, les impériaux étaient perdus.

“ Mais il était écrit dans les desseins de la Providence que ce jour-là la France devait perdre tout, sauf l'honneur.

“ Les généraux, inquiets, se tenaient devant les bataillons ; les soldats immobiles se faisaient, à voix basse, des adieux ou des recommandations, ou bien, s'ils étaient catholiques, demandaient l'absolution aux prêtres qui passaient dans leurs rangs. Ces hommes qui imploraient le pardon au moment du danger, n'étaient pas les moins braves : c'était en eux que le brave Pescara avait mis toute sa confiance.

“ Outre les Italiens et les Allemands, l'armée impériale se composait de trois mille Espagnols, tant piquiers qu'arquebusiers, sous les ordres du vaillant marquis del Guasto, lieutenant du duc de Bourbon. L'ensemble de toutes ces troupes formait trois divisions, de cinq bannières chacune, soutenues par de petits corps de cavalerie. Lannoy, comme capitaine général, commandait le premier corps, le connétable de Bourbon le second, et Alacon le troisième. Le marquis de Pescara avait sous ses ordres une colonne détachée d'Allemands et le marquis de Civita San Angelo, un escadron de cheval-légers. Les lansquenets, conduits par deux colonels allemands, Marx et Frundsperch, formaient, avec l'artillerie et les cinq cents grosses lances du connétable, le corps de bataille, renforcé de trois mille Espagnols et d'un trop grand nombre de chevaliers français, entraînés par la défection du duc.

“ Les généraux et les seigneurs, pour qui un jour de combat avait toujours été un jour de fête, étaient revêtus de leurs plus belles armures. Les pourpoints de velours ruisselaient de chaînes d'or et étincelaient de pierreries. Bourbon, seul, portait une armure blanche, sans ornements ni devise. Le capitaine d'André, le huguenot Georges Frundsperch, avait passé par-dessus son harnais de combat, un scapulaire de l'Ordre de Saint François en guise d'écharpe. D'autres disent une corde, qu'il destinait, disait-il, à étrangler le Pape.

“ L'aurore commençait à paraître lorsqu'enfin les parties du mur, minées par les ouvriers, tombèrent presque d'une seule pièce, en ouvrant trois portes suffisantes pour le passage des troupes. Le marquis de Pescara entra aussitôt dans le parc avec ses Allemands, les rangea en bataille et s'avança seul jusqu'à un petit bois pour reconnaître l'ennemi.

“ Il en était temps, l'alarme avait été donnée aux Français qui avaient quitté leurs lignes et qui, rangés dans un endroit découvert, prenaient leurs dernières dispositions pour recevoir les Espagnols.

“ Le marquis courut aux siens, et les trois divisions, pénétrant à la fois par les ouvertures, vinrent se former, à l'abri du bois et à la faveur de la demi-obscurité qui régnait encore.

“ Leur position était périlleuse ; presque surpris au moment où ils croyaient surprendre, inférieurs en nombre, et surtout en artillerie, les Espagnols avaient en outre le double désavantage d'occuper une position défavorable et de ne pouvoir gagner Mirabelle qu'en traversant un large espace sous le feu des ennemis.

“ Pendant quelques moments les généraux hésitèrent : avancer était périlleux, se retirer impossible.

“ Le soleil, en se levant, permit aux deux armées de s'apercevoir enfin clairement. Le spectacle qui s'offrit alors aux impériaux était de nature à inspirer l'effroi. Devant eux s'étendait une clairière dont, à demi-couverts par un rideau d'arbres, ils occupaient la partie inférieure ; sur leur gauche s'élevait un mamelon, dont le sénéchal d'Armagnac avait profité pour mettre en position trente grosses pièces d'artillerie, dont le feu pouvait les foudroyer.

(A continuer.)